



Repoussant sa main qui me tendait une bourse d'or. — Page. 6.

grande roue du moulin, dans la vallée, et le sentier qui était la promenade favorite de mon père...

La route tournait encore; mon œil pouvait suivre le sentier au bord de la rivière!...

Mais les jours d'innocence où, gaie, aimante et confiante jeune fille, j'avais parcouru les campagnes, pendue au bras de mon père ou m'éloignant de lui en sautillant pour cueillir des fleurs dans les champs... ces jours d'innocence, qu'étaient-ils devenus?

La voiture roulait rapidement et bientôt le clocher de l'église du village dépassant les grands arbres qui entourent le temple frappa ma vue.

Mais... quel est ce bruit?

La cloche fait entendre sa voix métallique... son bourdonnement bien connu résonne dans la vallée! Ciel! c'est le glas funèbre.

— Oh! non... non... criai-je en joignant les mains, cela ne peut pas être!... Dieu, faites que cela ne soit pas!...

Et la voiture traverse le village, les humbles habitants s'élançant à leurs portes.

Oh! combien de visages je reconnais s'avancant pour voir la voiture.

Je m'imagine que je suis un malheureux condamné marchant à l'échafaud, qui ferme les yeux juste au moment où il sent qu'il a atteint l'instant où ses regards peuvent embrasser toute la hideuse réalité... Poussée par un même sentiment, je me couvre la face de mes mains quand la chaise de poste quitte la grande route et s'avance vers la maison de mon enfance, et je n'ose pas tourner les yeux dans cette direction.

Mais au bout de quelques moments, la voiture s'arrête... Le glas funèbre résonne toujours à mes oreilles... Par un effort presque surhumain, j'arrache mes mains de mon visage, et en trébuchant je jette les yeux sur la maison.

Mes terribles appréhensions sont confirmées.

Tous les volets sont fermés et je vois que la mort est dans cette demeure.

En ce moment la connaissance m'abandonna pendant plusieurs heures.

Ce ne fut que le lendemain matin que je me réveillai de ce rêve hideux, et encore je m'éveillai pour trouver une effroyable réalité.

J'étais au lit.

Mon pauvre frère, pâle et défiguré, se penchait sur moi.

En peu de temps j'appris tout.

Mon père n'était plus... Il avait rendu le dernier soupir pendant que j'étais en chemin pour recevoir sa bénédiction... Il me l'avait laissée, il ne m'avait pas maudite, bien que j'eusse été la cause de sa mort.

Mon frère ne me fit aucun reproche, au contraire, il me donna des paroles de consolation et même d'espérance.

Pauvre père! frère bien-armé!

Mais je ne puis m'étendre sur cette partie de mon récit: cela me brise le cœur... perdue, coupable, misérable comme je le suis... cela me brise le cœur de rappeler ces terribles événements!

Qu'il vous suffise de savoir que lady Penfeather avait écrit une lettre à mon père pour lui dire qu'elle avait été forcée de me renvoyer par suite de la légèreté de ma conduite; elle avait même ajouté que, malgré ses excellents avis et ceux de sir Wentworth, elle craignait que je n'eusse fait de mauvaises connaissances.

Cette lettre en disait assez pour pousser un père même moins aimant que le mien à se rendre immédiatement à Londres, où il commença des recherches vigilantes. Il me suivit jusqu'à White Horse Cellar, et là, à force de questions, il découvrit que j'avais rencontré un jeune gentilhomme avec lequel j'étais partie. Il avait alors été chez madame Lambkins, avec le faible espoir qu'elle pourrait lui donner quelques renseignements sur mon compte; et cette dame lui en dit assez (sans toutefois dire un seul

mot de la vérité) pour confirmer ses craintes et lui faire penser que j'étais, en effet, une créature perdue! Après avoir passé plusieurs semaines à Londres en vaines recherches, le pauvre vieillard était retourné chez lui, le cœur brisé, pour mourir.

Je regardai sa froide dépouille et je la suivis jusqu'à la tombe creusée pour lui près du mur de l'église où, pendant vingt ans, il avait prêché la vertu qu'il avait lui-même pratiquée sans jamais l'abandonner.

Quant l'officiant arriva à ces mots: *Tu n'es que poussière et tu retourneras en poussière*, et quand la terre froide retomba sur le cercueil, quelle ne fut pas mon angoisse!....

Vous la devinez sans doute, mais le monde n'a pas de langage pour l'exprimer?

A peine mon père avait-il été porté à sa dernière demeure que mon frère me demanda le récit tout entier de ce que j'avais fait dans ces derniers temps.

Il ne pouvait croire que celle qui avait été élevée avec tant de soins et dont l'âme avait reçu les leçons d'une si sublime morale avait pu mal se conduire de son plein gré.

Il me dit que son intime conviction était qu'une infernale machination avait été mise en œuvre contre moi.

Je me jetai à ses pieds; je pleurai et je lui dis tout... Tout ce que je viens de vous raconter.

Le lendemain matin il était parti quand je descendis pour déjeuner.

Son absence m'alarma péniblement, j'étais pleine d'appréhensions vagues et indéfinies.

Hélas! avec quelle promptitude elles se confirmèrent.

Quatre jours après je recevais une lettre d'un chirurgien de Londres, qui m'apprenait que mon frère était mort d'une blessure reçue dans un duel avec un certain lord Dunstable.

Un certain lord Dunstable; comme si je ne le connaissais pas!